

Bernhard SCHLINK

Der Vorleser / Le Liseur

SCHLINK, Bernhard, *Der Vorleser / Le Liseur*. (1995). Traduction de Bernard Lortholary (1996). Paris. Gallimard. Folio Bilingue 2022. 465 pages.

Le Liseur est le roman qui a apporté à Bernhard Schlink (1944-), juriste et écrivain, une notoriété internationale. Il a reçu en 1997 le Prix Laure Bataillon, qui couronne des œuvres traduites en français.

Une jaunisse, un malaise, un bouquet de fleur, des seaux à remplir de charbon, une porte entre-baillée, une cuisse et des mains de femme qui attachent un bas à une jarretelle, et voici nouée l'intrigue, l'amour d'un jeune-homme de quinze ans avec une femme de vingt ans son aînée, dans l'Allemagne de l'après-guerre. Michaël Berg se retrouve chaque jour, après ses cours au lycée, à sonner à la porte d'Hanna Schmitz, receveuse de tram. Très vite s'instaure entre eux un rituel : Michaël fait la lecture à Hanna, elle lui fait prendre une douche, ils s'aiment, puis se reposent l'un contre l'autre ; cela dure une heure et demie environ, une plus longue « disparition » de Michaël paraissant impossible. Du début du printemps à celui de l'été, Michaël met la même ferveur à ces rendez-vous avec Hanna, jusqu'à ce qu'il passe un peu plus de temps avec ses camarades et qu'un jour, à la piscine, il la voit mais ne se lève pas pour aller vers elle. Le lendemain, la porte d'Hannah reste fermée ; elle a quitté la ville. Michaël est désemparé, se sent coupable et la cherche partout. Puis le temps passe, la vie reprend ses droits, Michaël se marie, devient père, divorce. Il reverra Hannah huit ans plus tard, dans une circonstance inattendue.

Le « je » narrateur ressemble à l'auteur : même âge, même type de famille, mêmes études, sans compter ses goûts qui sont ceux de Schlink, comme son « attachement à la culture bourgeoise classique » accompagné d'une inappétence pour « la littérature d'avant-garde, de celle où je ne discerne pas l'histoire et n'aime aucun des personnages » et « qui se livre à des expériences sur le lecteur » (395). Il développe son récit en trois parties : la première est focalisée sur la relation amoureuse, la seconde sur le grand problème de « l'héritage » qui a occupé la conscience de la première génération d'après-guerre (au moins...), tandis que la troisième, tout en restant dans le sillage de la partie précédente, se centre de nouveau sur la relation entre les deux personnages, le tout étant toujours raconté du point de vue de Michaël, celui d'Hannah restant de l'ordre de la supposition.

Il arrive que le récit soit parfois trop attendu, le lecteur attentif anticipant ce qui va arriver ou être compris ultérieurement par le narrateur, comme dans le cas de l'analphabétisme d'Hanna. Dans ce roman d'un amour touchant qui, à sa façon, dure et s'étend sur plus de vingt-cinq ans de la vie du narrateur, c'est par sa réflexion sur ce qui reste du passé, sur notre façon de nous anesthésier en vain, sur ces morceaux divers qui constituent le puzzle de nos vies – thème à l'œuvre aussi dans *L'Autre* – que Bernhard Schlink demeure le plus intéressant.

Citations

« Es ist eines der Bilder von Hanna, die mir geblieben sind. Ich habe sie gespeichert, kann sie auf eine innere Leinwand projizieren und auf ihr betrachten, unverändert, unverbraucht. Manchmal denke ich lange nicht an sie. Aber immer kommen sie mir wieder in den Sinn, und dann kann es sein, dass ich sie mehrfach hintereinander auf die innere Leinwand projizieren und betrachten muss. Eines ist Hanna, die in der Küche die Strümpfe anzieht. Ein anderes ist Hanna, die vor der Badewanne steht und mit ausgebreiteten Händen das Frottiertuch hält. Ein weiteres ist Hanna, die Fahrrad fährt und deren Rock im Fahrtwind weht. Dann ist da das Bild von Hanna im Arbeitszimmer meines Vaters. Sie hat ein blau-weiss gestreiftes Kleid an, ein damals sogenanntes Hemdblusenkleid. In ihm sieht sie jung aus. Sie ist mit dem Finger die Bücherrücken entlanggefahren und hat ins Fenster gekuckt. Jetzt dreht sie sich zu mir um, schnell genug, dass der Rock einen kurzen Augenblick um ihre Beine schwingt, ehe er wieder glatt hängt. Ihr Blick ist müde. / C'est l'une des images d'Hanna qui me sont restées. Je les ai mises en mémoire et je puis les projeter sur un écran intérieur et les y regarder, inchangées, intactes. Parfois je reste longtemps

ans y penser. Mais elles me reviennent toujours à l'esprit, alors il peut se faire que je doive plusieurs fois de suite les projeter sur l'écran intérieur et les regarder. L'une d'elles, c'est Hanna enfilant ses bas dans la cuisine. Une autre, Hanna debout près de la baignoire et me tendant la serviette, bras écartés. Une autre encore, c'est Hanna à bicyclette, la robe flottant au vent. Et puis il y a l'image d'Hanna dans le bureau de mon père. Elle porte une robe à rayures bleues et blanches, ce qu'on appelait alors une robe chemisier, qui lui donne l'air très jeune. Elle vient de passer son doigt sur le dos des livres et de regarder par la fenêtre, et voilà qu'elle se retourne vers moi, assez vite pour qu'un instant la jupe fasse un rond autour de ses jambes avant de tomber droit nouveau. Son regard est las.» p. 136-138/137-139.

« Was immer es mit Kollektivschuld moralisch und juristisch auf sich haben oder nicht haben mag – für meine Studentengeneration war eine erlebte Realität. Sie galt nicht nur dem, was im Dritten Reich geschehen war. (...) Der Fingerzeig auf die Schuldigen befreite nicht von der Scham. Aber er überwand das Leiden an ihr. Er setzte das passive Leiden an der Scham in Energie, Aktivität, Aggression um. Und die Auseinandersetzung mit schuldigen Eltern war besonders energiegeladen. / Quelque consistance que puisse avoir ou ne pas avoir, moralement et juridiquement, la responsabilité collective, pour ma génération d'étudiants ce fut une réalité vécue. Elle ne concernait pas uniquement ce qui s'était passé sous le Troisième Reich. (...) Le doigt tendu vers les coupables ne nous exemptait pas de la honte. Mais il nous permettait d'en souffrir moins. Il transformait la souffrance passive causée par la honte en énergie, en activisme, en agressivité. Et le conflit avec des parents coupables était particulièrement énergétique. » p. 362/363.

« Ich las den Gruss und war erfüllt von Freude und Jubel. « Sie schreibt, sie schreibt! » (...) Dann betrachtete ich Hannas Schrift und sah, wie viel Kraft und Kampf sie das Schreiben gekostet hatte. Ich war stolz auf sie. Zugleich war ich traurig über sie, traurig über ihr verspätetes und verfehltes Leben, traurig über die Verspätungen und Verfehlungen des Lebens insgesamt. / Je lus ce mot et fut envahi de joie et de jubilation. « Elle écrit, elle écrit ! » (...) Puis, contemplant l'écriture d'Hanna, je vis combien d'énergie et de lutte lui avait coûté d'écrire. J'étais fier d'elle. En même temps, j'étais triste pour elle, triste de sa vie retardée et ratée, triste des retards et des ratages de la vie en général. » p. 400/ 401

« Die Schichten unseres Lebens ruhen so dicht aufeinander auf, dass uns im Späteren immer Früheres begegnet, nicht als Abgetanes und Erledigtes, sondern gegenwärtig und lebendig. / Les strates successives de notre vie sont si étroitement superposées que dans l'ultérieur nous trouvons toujours de l'antérieur, non pas aboli et réglé, mais présent et vivant. » p. 462-464/ 463-465